

## si peu d'elles (extraits)

[...] le temps passe en mauvais jours, rumeurs, le pays se révolte, les hommes rassemblés sous les halles, leurs mots — on ne sait de quelle enfance ou de quelle espérance — leurs gestes en élan, leurs regards entre eux, demandent la suppression des vexations — ne croient pas qu'on sache à quel point — les hommes rassemblés, les femmes courent sur la route, les petits enfants s'envolent par bandes le long des haies, hommes et oiseaux, un commun de boules de plumes, paumes blessées, petits os fragiles, dos fatigués — chantent, palpitent, tombent parfois

la place en ombre et rumeurs, les grands murs enveloppent les corps, les mains rêches, le vin en gros pots de terre, regards droits vers les brandes à l'ouvert des ruelles, paroles enfin à dire et remuent le grand chaudron jusque tard dans la nuit douce

elle, c'est de parler de temps en temps du malheur commun et des difficultés, dans ces cafés pleins de monde et de musique — Marthe — on la regarde et s'approche

oui  
un peu d'elle

dans le jardin derrière la maison, elle ramasse les pommes, les cuit longtemps à regarder le ciel et loin là-bas — les donne aux enfants, douceurs dans le creux de la main — elle voit des Suzanne dans les petits visages

elle fabrique des nids, récolte la rosée, donne des graines aux oiseaux, miettes de laine, s'endort dans ses paniers

[...] un matin elle ramasse un oiseau gelé — les vieux renards dans la neige, le vol borné des corbeaux, la fuite sans fin dans les greniers, la nuit — elle l'emmène dans ses pensées — une blessure étrange

c'est ce soir — elle n'a plus peur — la mère est sans nouvelles — pas grand-chose, pas tellement — elle a perdu son temps, son ventre dans sa folie de vagues, à se battre entre les mots difficiles — c'est un bel endroit qui ressemble à l'enfance — l'aube vient avec le vent, les feuilles

ainsi s'en vont les grisailles, ombres dans le vent doux, glissent en silence, à peine, lentes et tordues vers les grands bois

ici — à peine d'oiseaux — le matin, le silence — est ce la neige qui vient? — un héron blanc traverse lentement la campagne, un lien aux maisons proches

de loin en loin, les chants des hommes et des oiseaux — sans qu'on sache vraiment elle — laisse tomber quelques miettes un beau jour — laisse, se tient au jardin, s'accorde

et l'ombre s'épuise — et rit le chant des femmes — et la forêt masse en vain ses feuillages plus lents

et ce matin sur la route, quelqu'un marche — on frappe — une voix chuchote dans le jardin — elle ne sait où, dans quelle enfance ou dans quelle espérance — cette voix murmurant dans le jardin *c'est fini — allez, viens — maintenant, c'est fini*

parfois quelqu'un s'approche  
et la regarde

## ne dit (extrait)

retrouver des fragments, souvenirs incertains, une histoire inconnue qu'elles ne m'ont pas transmise — sans savoir le pourquoi et qui ne disent rien — une grand-mère, brune — du temps d'avant tous les petits-enfants, d'avant la langueur, une certaine lassitude — et comment est-ce arrivé, ensuite, les tantes si fades, si massives, si présentes — le soleil des vacances, des enfants en robes blanches, une maison d'été au fond de l'arrière-pays, une légère inquiétude — l'impression que les bois autour m'auraient fait peur — une tante — quelque chose de semblable dans leurs démarches, les silhouettes massives — qui cherche des biscuits ou des fruits, une chaise qu'on traîne

si je pouvais je m'effacerais, je me cacherais de ce côté de la maison, je n'y penserais plus et tous ne seraient plus que des insectes qui s'agitent sur le chemin de poussière de ce côté de la maison, les fourmis qui se suivent un moment et bifurquent dans le sable vers les fenêtres éteintes, derrière lesquelles ma famille, ma mère et les tantes, peut-être une grand-mère, et lentement vers la poussière, vers le passé, vers la porte du débarras — elles ont apporté une chaise, un fruit, des biscuits — elles — s'avançant vers moi, les oiseaux dans les grands arbres noirs, cette forme de silence de midi qui murmure, les insectes découvrant les miettes de biscuits — jusqu'à ce qu'elles secouent une nappe à la fenêtre et me découvrent — m'en recouvrent — effaçant pour toujours le rêve, un morceau de fruit, mon amour inquiet d'enfant pour elles, pour eux

quand elles seront sorties, parties à la ville, au marché — m'avoir laissée finalement — après m'avoir appelée depuis les fenêtres du sud et du côté de la maison vers les grands arbres — mais où est-elle encore partie ? — je rassemblerai les brindilles et les pommes de pin derrière la palissade, je rassemblerai brindilles, pommes et moi-même jusqu'à ce qu'une voiture ou le temps me ramène à maintenant, souvenirs incertains, prenant la forme de légers craquements, les pas sur les brindilles, les insectes agités — pas de sourire, juste quelque chose sur les lèvres pour masquer l'ennui comme toujours chez les enfants, l'été en robes blanches, les grands arbres, le chemin poussiéreux, le silence de midi me donnant l'impression de me murmurer — me murmurant [...]

## une attention éperdue aux enfants (extraits)

ceux qui s'approchent, tendus, ceux qui s'écroulent — avec l'enfant, les ballots, les sacs en plastique — le pain mouillé, les papiers, un peigne — se relèvent, s'entêtent, soufflent un instant le temps de se refaire une figure, trier les cheveux et la pluie, pleurent sans s'en rendre compte, sans vraiment, sont arrivés sur l'autre bord — ici — rient sans s'en rendre compte, l'enfant serré contre soi, ballot, contre elle, contre lui, ceux-là accrochent la main de celui — s'agrippent — ne lâchent

l'enfant se réveille — dans les regards, s'y love — et eux, la force qu'ils puisent pour quelques mots, un morceau de pain mouillé — l'enfant se tait, alerté — fait silence contre la peur, contre elle, sa mère éperdue, tout contre — gravé — ça — sans paroles à l'intérieur de l'enfant, s'entête — ça — mordu de sel — ça — les autres qui ont échappé, glissé des mains les bras d'un homme sale, sali, pas dormi, aux aguets de chaque bruit de nuit, de mer, de hoquet du moteur, de houle, de réveil des enfants, de plaintes, les mâchoires serrées de froid, un homme qui la tend, la petite, du bateau à la plage, à d'autres bras — la passe — la petite

ceux-là qui arrivent — ceux-là accrochent la main de celui — s'agrippent — ne lâchent  
ceux-là inquiets — leurs visages, la fatigue qui les tient debout — et nous ne savons pas — ceux qui

[...] ils ne disent rien, écoutent, petites mains accrochées au cou de ceux, aux regards  
ils s'endorment — luttent pour garder les yeux ouverts, ne pas quitter des yeux leur mère — père, petit frère — s'endorment dans le plein jour sur le quai, dans les bras de celui — n'importe — caressent un coin de peau, s'abandonnent  
ils dorment dans les bras, n'importe — pliés, enroulés, embobinés, sur les épaules, en travers, à moitié, sur les sacs — finissent par s'endormir, petits

l'enfant serré contre soi, contre lui — le poids d'un de trois ans dans les bras — endormi — les petites jambes qui ballotent les bras qui pendent — ce poids-là inscrit dans le corps des mères — l'enfant passé à d'autres bras  
gravé — ça — sans paroles — ça — les autres qui ont échappé, glissé des mains

avec une attention éperdue — si tendre à en être facilement entamée, à vif, en effroi des paupières, des joues, du dos — ils se passent un enfant — ils tiennent bon, l'enfant, de bras en épaules en mains — avec une attention éperdue, des brassées d'enfants

et parfois un chant à peine, un murmure, l'enfant serré contre soi — *yalla tnam, yalla tnam...*  
et puis d'autres murmurent aussi, et tous, et même ceux d'à peine 7 ans — un chant murmuré pour soi, pour eux, pour tenir — *yalla tnam, yalla tnam...*

## un beau jour — peu importe (extrait)

même pas

c'était pas un cri — plutôt un appel, une plainte  
une image qui reste, un même flou, le nez qui coule, le visage barbouillé, un fouillis, agrippé,  
insupportablement agrippé  
ce même, un instant  
on ne sait pas son nom, on ne sait presque rien — un même sans nom, pas même, ou bien  
pas encore — ordinaire, son visage, son air pâle  
et beau  
elle — mère parce que, peu importe  
égarée  
la femme aux médicaments, la femme aux lames de rasoir, comme un tableau suspendu de  
biais, la femme à la tête dans la cuisinière à gaz — un obscur pressentiment, une sorte de  
honte — elle n'a pas de visage, pas de nom, on sait seulement de cette femme qu'elle a  
récemment — elle est un peu perdue, et lui *mais tais-toi donc* — elle a posé l'enfant, clos le  
sac — paroles que personne n'ose, aigres comme les petites jambes maigres, les chats qui  
tournent autour

on a retrouvé juste un vélo et une chaussure — ils ont fait des photos de la maison, de la  
famille, du village, ils ont posé des questions aux voisins — *mais qu'est-ce qui lui a pris, à  
cette femme-là?* — à moi, les questions, la honte, cette femme-là  
c'est tout ce qu'elle a dit, elle en a parlé deux ou trois fois, elle a dit *c'est comme quand on  
oublie de mettre du sel dans un plat* c'est tout ce qu'elle a dit, elle a parlé des chats dans la  
maison de son enfance, elle a dit qu'il y en avait beaucoup, elle a dit leurs noms, c'est tout  
ce qu'elle dit, j'ai oublié les noms des chats, elle a dit que la chambre avait un papier à fleur  
— une fois, une seule fois, elle a dit qu'elle a souhaité mourir quand elle a appris — ou bien  
elle le savait déjà mais ça devenait insupportable — elle a dit *mais ça ne te regarde pas* c'est  
tout ce qu'elle dit, elle s'est remise à plier le linge, avec pourtant des yeux noirs inquiets,  
juste des silhouettes qui passent

et chaque jour le café à faire et puis secouer les draps, la fenêtre très haute, et quand on a  
balayé, on a un moment tranquille au soleil avant d'éplucher les légumes — les enfants au  
fond d'un sac, emballés dans un vieux journal

— ne sais pas quoi en faire — n'est pas né — n'est pas, pas très grand encore, pas encore,  
ne parle pas, perdue — ne dit pas — l'enfant qui pousse, épluchures, il te ressemble, habite  
chez toi — le garde en toi, l'oublier — enfant tu, une boule de chiffon — qui reste — te  
souviens-tu? ni des prénoms — même pas [...]

## **ou encore, des conversations** (extrait)

[...] Une femme.

Émouvant comme son visage, les fenêtres sont des grandes baies vitrées, elle se protège derrière les rideaux, aussi, elle reste un peu dans l'ouverture, visage qui rêve, et le vent vient la frôler, le lointain qu'elle espère, le voyage qu'elle imagine, elle seule, fière, face au monde.

Des visages aux rêves, un chantier.

Détruire. Ils détruisent petit à petit, ils creusent des manques, creux vides d'espoir, se résigner petit à petit, n'être plus que ruine. Ou alors se regarder dans les manques des autres, se reconnaître, se permettre mutuellement, se regarder, se trouver belles cependant, s'aimer à travers l'autre femme.

Abattre. Ils vont abattre cet immeuble comme un arbre. On prépare les outils, on n'y pense pas, c'est comme tuer le cochon ou un poulet, on ne doit pas y penser, penser au sang, aux regards, au bruit que ça fera en tombant. Alors, elles se regardent, elles se rassemblent, elles ne disent rien, peut-être se tiennent la main, ou comme si, pensent aux forêts, à un arbre juste avant de l'abattre, juste avant, au possible encore possible, aux enfants pas loin.

Abîmer. Longtemps abîmé, l'immeuble, jusqu'à vouloir le détruire, les corps abîmés aussi, à force, pas de temps, à force de maris sans douceurs, à force d'enfants, s'en occuper et pas d'argent pour en rire, mauvais rire et le temps qui s'écoule, rêves d'avant, des vingt ans, où sont-ils, à jamais, les enfants qu'on aime comme la prunelle de ses yeux, on sait ce que veulent dire ces mots-là, on sait, elles savent.

Briser. Briser la nuque, le dos, entendre quand ça craque, briser les désirs, une vie remplie d'enfants, qu'on aime comme la vie, la famille, le pays, partie petite, briser d'un coup d'horizon médiocre, fade et la désolation.

Défaire. Défaire, doucement, dénouer le compliqué de chacune, reste un grand vide, plat, neutre, un désert aussi, vaste à peupler aussi, cependant, où les autres s'aventurent, autres femmes, surprises de ce vide accueillant de silence, de résignation douce, les enfants adoucissent, une ligne d'horizon, un ciel ligne au-dessus, un affleurement gris, du vent quelque peu, rare, air raréfié mais être bien là, y retrouver d'autres femmes, doucement, apprivoiser un paysage pour soi, se dévoiler.

Parfois, par la fenêtre, on aperçoit ce coin de monde, parfois, on rêve aux fenêtres. [...]

## **une ressemblance qui s'arrache du visage** (extrait)

le visage retentit, apparaît, fascine. c'est un visage. c'est l'image. le regard apparaît. c'est un regard qu'on connaît. un regard qu'on croit connaître. on sait qu'on le connaît. c'est quelqu'un qu'on connaît. avant. qu'on connaissait avant. c'est une mère avant d'être née. avant qu'on soit né. une mère et sa vie à venir. sa fille à venir. avec soi qui arrive. qui naît. avec un regard qui ressemble. ou pas. c'est un visage. le regard apparaît. c'est un regard qu'on connaît. un regard qu'on croit connaître. c'est soi avant. avant soi. temps raccourci de soi à soi. il ressemble à un autre. la ressemblance inquiète. le regard hante. c'est un visage. c'est un regard qu'on connaît. on sait qu'on le connaît. c'est une fille. c'est elle. on se souvient. l'image ressemble. on ne sait plus. on en connaît d'autres. d'autres visages inconnus. on capture des regards qui hantent. on capture des visages qui habitent. on est devant des regards qui se fondent. on est devant. on est devant des regards qui s'estompent. qui disparaissent. on est devant des images qui ressassent et qui perdent. on se perd. il y a le temps. être perdu là. et avant. le temps d'avant. la mémoire. les regards dans la mémoire et les autres qui hantent. la mémoire de regards qu'on ne connaît pas. qu'on connaît cependant. qui sont convoqués. qu'on convoque. de soi à soi. des ressemblances. jusqu'à épuisement. un ressassement de visages jusqu'à la disparition, jusqu'à un tremblement. [...]

## sa guerre (extrait)

[...] Egarée songe encore à quelqu'un. Elle est assise à la table. Elle n'a pris que du café depuis longtemps. Maintenant elle est debout. La fenêtre là-bas à l'horloge peut-être si tard. Elle regarde dehors les nuages défilent vite. Affolement de l'herbe. Personne. Le vent appelle au scandale des paquets de feuilles tournent par brassées crient. Maintenant elle est debout. Elle éteint la radio. Le pot de café sur la table au fond. La fenêtre encore le silence un moment elle téléphone. Sa voix reste dans la pièce longtemps accrochée aux vitres. Elle est assise à la table. Le reflet du dehors trouble le mur ombres des branches qui s'affolent préparent un attentat. Un instant le soleil éparpille des éclats quelque part un banc des oiseaux. Il y avait quelqu'un. Un banc froid. Elle ne bouge pas maintenant elle est assise. Le pot de café sur la table au fond le reflet du mur a basculé. Un banc froid sur la grève la ville loin. Il y avait quelqu'un. Il a plu de grosses gouttes rapidement. Maintenant il fait nuit.

Sa guerre. Soudain le ciel. Être dehors et soudain se déchirer en ciel, là, se laver du monde d'un regard et la blessure au dos. Avaler le visage et la terre rude. Un frisson le froid par vagues le dos fait mal toujours à cet endroit où la hache, la hache est tombée, tombe. Le bruit de la hache. Le sel sur la blessure. Un frisson avant même l'eau glacée. Le visage se fige et la terre. On ne trouvera pas. Où sont-ils alentour ? Les entendre se tourner, quelques souffles, et les enfants lentement courir. Juste en ombres. On ne trouvera pas. On ne trouvera pas. Et toujours le sel fond, n'attend pas. Un regard aux étoiles le sel fond. Une ombre passe le sel fond le froid gagne. On ne trouvera pas. Et pourtant la terre redoutable. Une arme.

## désordre des étés (extrait)

Des riens d'enfant.

Des cailloux que tu changes de place, tout le long du jour. Tu sais que c'est fini quand on appelle pour le dîner.

Et le vent tout ce temps murmurait à l'oreille on ne savait pas quoi mais des histoires.

L'enfant complice. Un chant que même l'oiseau n'entend pas. On ne savait pas quoi mais des histoires.

Tu sais qu'elle peut — la mère — le sourire les plis des yeux et qu'elle peut se pencher un peu s'approcher comme dire quelque chose à l'oreille, embrasser. Tu es debout, là, percluse d'attente et refrain rauque, lancine.

Ensuite, l'enfance cachée dans un sac sur la tête.

L'enfance est le temps de construire le sac sur la tête, sa forme. Y mettre des fleurs.

Enfourir.

Accumuler les herbes cueillies, les griffures aux jambes, tout mettre sur le sac, un nid.

Un nid, se mettre la tête dedans.

Un oiseau ses pattes agrippées sur le zinc, sa tête penchée pour dire à l'oreille des mots, je t'aime par exemple.

Le sac sur la tête. Le ventre nu au vent frissonne mais le sac sur la tête.

A attendre sans plus vouloir jusqu'à plus d'yeux – ainsi.

Tu es restée près des cailloux qu'on pousse un peu qu'on rapproche en ligne un peu tordue, un peu penchée comme la tête de l'oiseau, les plis des yeux rides sur l'eau les cailloux qu'on y jette.

Sans savoir, petite fille novembre un peu pasjoliepasbonjour, regarde seulement, pense.

Et les livres.

Tu apprends l'herbe humide l'odeur des vaches leurs mouches.

Un oiseau, le brin d'herbe que tu mâches en marchant. Un pas juste. Les cailloux dans les poches qu'on jette en arrivant, qu'on abandonne.

La nuit qui vient.

Le désordre des étés, là-bas.

Et quelqu'un te parle, à toi seulement, seulement, restent des mots doucement ce matin.

C'étaient quels mots ?

C'était marée haute. La mer se rapproche face ridée, odeur rare de solitude aspirée goulûment, avalée à débord — pour ça qu'on aimerait mourir noyé — qui racle la gorge, s'insinue et creuse.

Les coupures. [...]

## **elle avait le même regard que sa sœur était belle** (extrait)

elle raconte l'histoire de la vie de sa sœur, ce qu'elle dit — elle lui a demandé — elle dit que sa vie n'est pas à dire, elle n'arrive pas à raconter, raconte seulement comment elle fait le café — je lui demande de me raconter en détail comment elle fait le café, elle ne comprend pas — ma sœur  
elles regardent l'album du tiroir, les photographies, se racontent

je ne me souviens pas, on ne voit pas bien — pas même  
elle ne voulait pas que je la regarde, que je la fixe — les épingles — enfermées dans la maison, la pièce du fond pour la couture, la chaleur, on essaye des chemises — on est presque nues, dans la pénombre, on se frôle, on essaye, on se regarde dans le miroir — elle regardait — on se regarde l'une l'autre, on se frôle, je ne me souviens pas bien — la pièce sombre, les épingles moites entre les doigts  
j'avais envie de piquer dans sa peau  
je n'ai pas bougé, restée dans la pénombre, contre le mur — les fleurs sont restées sages — le chemisier gris lui allait bien, léger — peut-être de la soie — très serré, la chaleur  
envie de piquer dans sa peau, coton qui étouffe, et puis s'endormir, chacune son corps — un peu ronde, le chemisier serré, les fleurs grises, la pénombre — ennui — la peau moite et les fleurs qui fanent si lentement, épaisses  
on s'allonge, presque nues, tu murmures  
tu parles d'un enfant qui s'endort — s'est endormi — dis-moi, quel enfant?  
il s'est passé quelque chose, quelqu'un, dis-moi, ma sœur — elle, nue d'enfants, sa peau

elle portait la petite robe rouge  
elle ne voulait pas être là, elle disait qu'elle ne voulait pas — elle ne veut pas  
je me souviens de la maison, cet arbre  
elle portait la petite robe rouge qu'elle avait piqué à sa sœur, ma sœur, ça collait — la peau, les cheveux, ça collait — je me souviens des algues, la mer — cheveux collés, poissés, encore se baigner, et sel et sueur et encore se baigner — envie de froid, à rester debout nue devant le frigo ouvert — dans la cuisine le poulet cru, la crête qui pend, son cou — la peau rugueuse qui roule sous les doigts  
la peau frissonne, chair de poule — le cou — elle restait là, même — elle porte la petite robe rouge, l'arbre là-bas, la maison des vacances, il faisait chaud sur la peau — elle s'est baignée avec la robe — il s'est passé quelque chose — mouillée, la tête qui ballotte, molle, la main qui pend dans l'eau, se baigne  
froid, soudain elle a froid — la robe de sa sœur  
c'est quoi, cette marque dans ton cou? — ma sœur  
la petite robe qui flotte, quelqu'un sur le bord, nue, son cou [...]

## **et qui déjà s'éloigne** (extrait)

roulant la nuit traversant les campagnes des maisons aux fenêtres allumées une lampe une table ce moment le chat sur le fauteuil le repas se prépare le téléphone ce moment imaginer des gens des vies

seulement de loin en passant une maison éteinte là-bas hérissée d'arbres à perte de vue les champs la nuit sans même un matin possible — que viennent les visages — souvenirs qui frappent si doucement qu'on sursaute

sortant la nuit escaladant le portail pour marcher et rien marcher dans la nuit revenir escalader le portail peur et se couler dans la maison éteinte

d'autres nuits sortir — longtemps derrière la fenêtre puis soudain — un parfum sitôt disparu marcher et soudain un visage à la fenêtre

quelqu'un — ce qu'il voit de sa fenêtre quelqu'un son visage en rideaux — restant un peu dans l'ouverture visage qui rêve et le lointain vient le frôler parfois apercevant ce lointain de monde parfois je rêvais aux fenêtres

roulant la nuit traversant les campagnes des maisons aux fenêtres allumées ce moment en dehors

en passant une maison éteinte là-bas hérissée d'arbres — que viennent les visages

je roulais le brouillard comme le vent rampant par-dessous l'herbe — rasant le sol les herbes rousses inquiètes bord de route en tapis — frissons parcourant les jambes et les arbres dans l'éblouissement de l'hiver les oiseaux avaient quitté le ciel

et parfois ce visage [...]

## et qui hante (extraits)

Les cafés des carrefours t'appellent, ventres chauds qui veillent.  
Quelque chose t'attrape par le col, te bouscule, te pousse à l'intérieur.  
Tu abandonnes un bout de toi dehors — un chien qui t'attendrait et toujours comme s'il pleuvait et toujours l'air de pleurer.  
Les gens à l'intérieur, quelques-uns, certains que tu remarques, comme des regards possibles avec le bout de toi, dehors, qui ne veut pas, qui ne veut rien.  
Deux femmes, en petites laines mauves et cheveux gris, doux. Elles ont apporté des livres, se lisent des passages à voix basse, se sourient têtes penchées comme pour se boire l'une l'autre. Ensuite elles partent, écharpes par dessus, bras par dessous, petits pas glissés.  
Tu restes un moment devant ton café, le journal — et tu sors — retrouver le bout de toi — un chien qui t'attend et toujours comme s'il pleuvait et toujours l'air de pleurer.

Nuit.

Dans la cuisine boire dans la lumière ouverte, debout.  
Une image est venue cette nuit, horizontale, une vibration, l'image reste en lambeaux, en filaments de brume depuis l'arrière des yeux jusqu'au creux des reins, au ralenti.  
Ensuite ça recommence.  
Les lignes sur les murs, le ralenti, le sommeil énervé, la soif, l'effleurement des mains.  
Une fille pâle entrevue, elle marche le long, un train qu'on croit entendre au loin, mais rien, les quais déserts.  
Et l'image revient la nuit, en rêve, horizontale, la chambre, l'effleurement des mains, se serrer.  
Tu penses à lui, le regarder dormir. [...]

Les oiseaux — là, sans qu'on sache comment — la fenêtre grande ouverte — un trou — sur le matin maigre.  
Un trou où se jeter — mais la corde arrimée aux épaules tire en arrière — et les manches trop longues, douces sur la peau jusqu'aux doigts.  
Se retourner — une tasse de café — s'attarder dans ton regard, un peu, à peine — jusqu'au bord du trouble.  
Et maintenant ils volent — les oiseaux — sans qu'on sache comment.  
Puis partir, prendre la route avec le goût du café et le cri de l'oiseau — suspendu — la pensée de tomber, l'oiseau en plein vol, un paquet de plumes et de sang.  
Le goût du sang — lèvres fendues — à force de se taire.  
Se blottir dans les manches — douces sur la peau jusqu'aux doigts — et garder immobiles le trouble et les mots tus. [...]

## à tenter de voir dans la nuit — un homme? (extrait)

*La contemplation du ciel à l'œil nu facilite beaucoup une observation approfondie des constellations, ce qui permet de se repérer dans l'infini qui s'offre à nous. A l'œil nu, on peut voir jusqu'à 2 500 étoiles si les conditions sont optimales — à la montagne ou, encore mieux, en pleine mer. On dit que la contemplation du ciel est reposante et romantique. A l'œil nu, en pleine mer, se repérer.*

après un chemin de ponts tordus, de manteau serré au cou, d'ombres sur les grands champs et de forêt dense, de pots de café, de vieille femme qui frotte ses seins de boue, de chant blessé, de légumes pelés, de souvenirs de coton et de cheval de bois  
après un chemin de chambres de hasard, de ratures, de fond de hangars et de dégoûts, de toiles rapiécées, de mains, loin — une mer grise, hachée, nerveuse, agitée en surface, un ressac sur la côte, une simple tempête d'hiver  
après ce chemin où les enfants ont commencé à manger de la terre — la houle — tu embarques

nuit après nuit  
tu ne dors pas  
le pan de ciel fait masse, sans bords, lieu d'absences, lieu d'un absurde, vide, engloutissant  
ciel opaque et silencieux — un bloc sombre  
ton corps labouré de chemins et de houles se cogne contre cette masse, saturée, couleur  
hors des temps  
tu es face contre

*Il était prévu que les conditions hivernales, et surtout la fin de la mission de sauvetage au large, dissuadent les voyageurs de tenter la traversée. Les voyageurs cherchent à atteindre une île, celle qui est la plus proche de la côte. Des linguistes font dériver le nom de cette île de "torche", en raison des lumières placées sur les rochers à destination des marins. C'est une des mers les plus fréquentées et les mieux surveillées du monde.*

tu es comme tenu à distance et enveloppé dans le même geste opaque de nuit  
tu ne distingues aucuns détails — ce que tu vois — à l'œil nu, en pleine mer, ce qu'on voit parfois, aucunes étoiles  
le ciel noir sombre — surgi là-bas — tu ne peux dire exactement d'où, ce là-bas — vient à ta rencontre  
un lointain qui s'approche à chacun de tes mouvements, intimes, infimes  
à force  
qui vient à toi — et tu ne dors pas, hanté de mains, de boue, de coton, loin [...]